

de vue commercial comme industriel, qui commençait à nous faire une rude et victorieuse concurrence.

En 1882, au moment où nos transactions commerciales atteignaient leurs plus hauts chiffres, lorsque nos exportations se chiffraient par près de 6 milliards au commerce général, et par près de 5 milliards au commerce spécial, nos ventes au dehors de produits nationaux, remontaient au-dessus de 3,500,000,000, ayant regagné près de 200 millions depuis 1879. Mais alors, précisément, l'Allemagne arrivait peu à peu à être complètement outillée, et sa prépondérance politique en Europe ayant éclaté spécialement au Congrès de 1878, la lutte économique avec elle nous devint de plus en plus difficile, de plus en plus contraire.

Dès 1884, l'exportation de nos produits nationaux perdait près de 500 millions par rapport à celle de 1882; l'année suivante, elle perdait près de 100 millions encore. En 1889, grâce à l'Exposition, elle retrouvait presque, et très momentanément, son plus haut niveau, avec 3,700 millions, en 1893 nous étions retombés à 3,200 millions; et nous n'exportions plus que pour un peu plus de 3 milliards en 1894, exactement comme en 1869, avec le même chiffre à peu près, 1,657 millions, d'objets fabriqués. L'Allemagne nous avait coupé l'herbe sous les pieds, de manière à bénéficier seule sur quantité de marchés internationaux, de l'accroissement naturel de besoins qui se faisaient sentir un peu partout, et dont nous aurions certainement, si elle ne fût devenue ce qu'elle est, bénéficié à sa place.

En 1894, au demeurant, si l'Angleterre importa encore pour 913 millions de marchandises françaises, un peu plus qu'en 1869 et presque autant qu'en 1872; si la Belgique en importa juste pour la même valeur (479 millions) qu'en 1872, et beaucoup plus qu'en 1869; l'Allemagne nous en prit à peine plus qu'en 1869 et pour 100 millions de moins qu'en 1872; nos envois aux Etats Unis furent de 186 millions seulement, au lieu de 333 en 1872 et moindres aussi qu'en 1869; la Suisse passa de 295 millions d'achats en 1872, et même de 261 en 1869 à 130 seulement en 1894; l'Italie, qui nous avait pris pour plus de 200 millions, en 1872 comme en 1869, ne ne nous prenait plus, il y a trois ans, même pour 50 millions; la Turquie était devenue également, à nos dépens, une cliente de l'Allemagne, ses achats chez nous ayant déchi de plus de 80 à 50 millions à peine; de même la Russie, qui, en

1894, ne fit plus d'achats en France, ni pour 45 millions comme en 1872, ni pour 30 comme en 1869, mais seulement pour une somme insignifiante.

Il y a relèvement de notre commerce général, et surtout de notre commerce spécial, depuis 1895; nos exportations de produits français ont remonté de 300 millions en cette année, sur quoi, notamment, 260 millions pour les produits de nos industries, dont nous avons exporté il y a deux ans pour 1,910 millions, plus même qu'en 1872, et beaucoup plus aussi qu'en 1869. L'amélioration s'est continuée l'année dernière, où elle a été de 50 millions encore, l'exportation des objets manufacturés ayant à peine fléchi et celle des objets de consommation, comme des matières industrielles s'étant accrue. L'Allemagne garde pourtant tout le redoutable outillage qu'elle s'est donné pour la lutte; mais nous avons, nous sans doute, amélioré déjà notre outillage et de plus, depuis l'entente franco russe, l'Allemagne a perdu l'omnipotent prestige qui, à coup sûr lui donnait, même commercialement, de grands avantages.

Notons, pour finir, que notre importation de produits nationaux en Algérie s'est chiffrée, en 1895, par 203 millions, en accroissement de plus de 50 millions sur celle même de 1872, déjà bien supérieure à celle de 1869. Cela fait espérer que notre grande colonie nord-africaine, sur tout jointe à la Tunisie elle-même en bonne marche, arrivera sans tarder, comme elle le peut et le doit, à nous fournir, à meilleur compte que les pays étrangers, beaucoup des choses qui manquent à la métropole et pourront lui manquer plus ou moins toujours; nous offrant, au contraire, un débouché de plus en plus important pour le trop plein de nos produits, surtout de nos produits industriels. Nous pouvons et devons avoir un jour, prochainement si nous savons faire, dans notre Algérie et dans notre Tunisie, à nos portes, un diminutif au moins, et respectable, de ce que l'Angleterre trouve, fort loin, dans ses Indes.

L'académie des sciences de Vienne (Akademie der Wissenschaften in Wissenschaften in Wien) décernera un prix de 20,000 marks pour le meilleur travail relatif aux rayons ultra violets. Ce prix sera décerné dans le courant de l'année de 1899.

Avis à nos physiciens qui seraient tentés d'entrer en lice pour décrocher la timbale.

LA TOILETTE FEMININE

Dans une étude sur la mode, le *Journal* compare les dépenses actuelles de la toilette féminine à celles qui se faisaient autrefois; on est frappé, dit le *Moniteur de la Bonneterie et du Tricot*, de voir combien elles se sont accrues depuis quarante ans.

A cette époque, les étoffes étaient fort chères, mais un costume de soie dépassait rarement trois ou quatre cents francs et durait des années et des années. Un chapeau coûtait de vingt cinq à trente francs, c'est le prix qu'on y mettait d'habitude, et l'on n'en avait pas plus de deux à la fois.

Les robes se lavaient, on les retournait, et on ne leur en voulait nullement de ce qu'elles étaient de tissu solide et bon teint.

Aujourd'hui, les étoffes ont baissé de prix et l'on en voit qui font beaucoup d'effet et qui sont à la portée de toutes les bourses; mais, en général, on ne leur demande pas d'être inusables; au contraire, les façons changent si vite que les étoffes ont rarement l'occasion de resservir.

Le tissu s'est rapidement élimé, éraillé ou défraîchi; l'on a aucun scrupule à mettre au rebut la robe vieille de trois ou six mois.

Les façons, elles ont augmenté prodigieusement de prix. Il y a à cela différentes causes: élévation des salaires qui ont doublé ou triplé depuis trente ans à Paris; diminution des heures de travail et augmentation des frais généraux imposés aux fournisseurs de la mode par la clientèle élégante.

Ce ne sont pas seulement les robes, les chapeaux qui chiffrent les dépenses de la femme, ce sont aussi les dessous: corsets, lingerie, chaussures et accessoires de toute sorte, car le raffinement a tout envahi, tout, hormis les choses de cœur et de bon sens. Et qu'on ne dise pas: "Cela fait marcher le commerce." C'est inexact. Jamais le luxe n'a été plus répandu et le commerce va fort mal.

Les notes insoldées chez les couturières; les étoffes, les garnitures que la mode crée, qu'un caprice de la mode laisse au marchand; les petits métiers nés d'un de ces caprices et supprimés d'un jour à l'autre, voilà, pour ne pas chercher plus loin quelques preuves à l'appui.

Comme conclusion, notre confrère ajoute qu'il serait à souhaiter que les femmes de fortune modeste eussent moins la frénésie du luxe. Cet avis pourrait bien être partagé par la plupart des maris, mais non par tous les industriels.